

*que
sais-je?*

LA NOUVELLE GÉOGRAPHIE

PAUL CLAVAL



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

QUE SAIS-JE ?

N.C
—

La nouvelle géographie

PAUL CLAVAL

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

Deuxième édition mise à jour

16^e mille

64-24
047-24

16°G
5207



DL-21-04-1982-11725



ISBN 2 13 037237 6

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1977

2^e édition mise à jour : 1982, mars

© Presses Universitaires de France, 1977
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

La géographie est pratiquée depuis l'Antiquité : elle peut se réclamer, comme l'histoire ou l'ethnologie, de la curiosité d'Hérodote. L'époque hellénistique voit son premier épanouissement. Les grandes découvertes et les progrès de la cartographie stimulent son développement du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle. Au début du ^{xix}^e siècle, Humboldt et Ritter précisent ses fondements et en font une science moderne. L'enseignement lui fait une place notable. La géographie est donc une discipline vénérable, familière à tous depuis l'enfance. Pourquoi parler alors de nouvelle géographie ? Cette vieille discipline a subi, depuis une décennie surtout, une mutation considérable, très mal connue en dehors d'un cercle étroit d'initiés.

Depuis la fin du ^{xix}^e siècle, les géographes étudient les rapports de l'homme et du milieu naturel. Ils pratiquent l'écologie bien que le terme, déjà connu, ne soit utilisé que par une minorité. D'un lieu à l'autre, les combinaisons qui se tissent entre l'environnement et les êtres vivants varient énormément, et les groupes humains accroissent, par leurs aménagements, la diversité naturelle. La géographie est très sensible à ces différences. En dépit des régularités du relief, du climat et de la civilisation, chaque pays a son originalité propre, chaque portion de la Terre apparaît comme un objet unique. La démarche scientifique est inca-

pable d'appréhender la complexité infinie du réel. L'art peut seul y parvenir. La géographie régionale qui naît avec Vidal de La Blache et se fortifie avec ses élèves est donc à la fois une discipline scientifique et une forme d'humanisme : ceux qui la pratiquent proposent une méditation sur l'action humaine, ses limites et ses réussites.

La géographie régionale, ainsi constituée, est sensible aux thèmes de l'environnement, de la conservation, de l'enracinement et de l'équilibre des hommes et du milieu ; elle ne parvient pourtant pas à répondre aux inquiétudes du monde actuel. Il faut aménager l'espace, comprendre la prolifération des grandes villes, des accumulations industrielles, des métropoles ou des mégalo-poles. Il faut lutter contre le sous-développement ici, contre l'hyper-développement ailleurs, là où la multiplication des hommes et des activités entraîne des pollutions dangereuses. Les paysages qui faisaient le charme des campagnes d'autrefois sont menacés alors qu'ils représentent un patrimoine irremplaçable. À tous ces problèmes, la géographie pratiquée depuis le début du siècle n'apporte guère de réponse. Ceux qui s'intéressent aux cadres étroits du monde traditionnel, aux rythmes lents des sociétés qui ont de la peine à triompher de l'éloignement et de l'ingratitude des milieux lui doivent beaucoup — l'histoire française s'en est inspirée dans quelques-uns de ses meilleurs travaux, de Lucien Febvre à Braudel. La géographie classique permet de décrire et de comprendre le milieu rural, les réalités qui se lisent à l'échelle des finages, des pays ou des vieilles provinces. L'industrie, la ville, le tourisme, les migrations de population, les rythmes trépidants de la civilisation avancée lui échappent. Les essais qui se sont multipliés depuis une génération pour

élargir le champ de la géographie du début du siècle n'ont pas suffi à corriger ces limitations. Il fallait reprendre la démarche à la base, remettre en cause ses postulats implicites, proposer une nouvelle construction.

La mutation nécessaire est déjà bien avancée. Le renouvellement a été le fait de géographes, mais aussi, et peut-être autant, de sociologues, d'économistes, d'ethnologues ou d'urbanistes. Les historiens ont participé au mouvement, mais leur contribution est moins essentielle qu'au cours de la période précédente.

Dès avant la seconde guerre mondiale, un géographe, Walter Christaller, réussissait à expliquer la régularité frappante de la disposition des villes et leur organisation en réseaux hiérarchisés en analysant les déplacements et les mécanismes qui assurent leur régulation : il débouchait ainsi sur une théorie, la théorie des lieux centraux, qui prouvait que le principe de l'ordre spatial n'est pas tout entier à chercher dans les influences réciproques de l'homme et du milieu. Les phénomènes économiques et sociaux jouent un rôle essentiel. Christaller s'inscrivait ainsi dans la lignée des économistes spatiaux qui, de von Thünen, au début du XIX^e siècle, à Alfred Weber et à August Lösch, s'était développée en Allemagne. Il assurait le relais du côté des géographes et annonçait un bouleversement complet des perspectives, une coupure avec les centres d'intérêt et les méthodes employées jusqu'alors.

En Allemagne, en France, dans les pays d'Europe continentale où s'était développée la pensée géographique depuis le début du XIX^e siècle, le milieu savant n'était pas préparé à une telle mutation. Les idées nouvelles ont germé en Suède et surtout

dans les pays anglo-saxons, aux Etats-Unis d'abord au cours des années 1950, puis en Angleterre depuis le début des années 1960. Les tenants de la vieille géographie en ont tiré argument pour refuser la nouveauté : pourquoi devrions-nous, dans ce domaine aussi, capituler devant l'impérialisme américain ? Aussi absurde que soit l'argument, il a porté et a sans doute freiné le nécessaire *aggiornamento* de la géographie française.

Le mouvement ne tarde pas à s'enrichir dans deux directions : à côté des modèles théoriques empruntés à l'économie, les chercheurs apprennent à utiliser ceux que proposaient la sociologie, l'ethnologie ou la psychologie et ils se mettent à en construire eux-mêmes ; l'arsenal des méthodes se diversifie prodigieusement : on découvre tout ce que la statistique peut apporter ; les méthodes quantitatives sont de plus en plus employées.

Le renouvellement est déjà sensible au début des années 1960, mais on hésite sur le qualificatif à lui appliquer. Certains parlent de géographie théorique, d'autres de révolution quantitative : ce sont là des expressions qui ne sont pas inexactes, mais qui ne recouvrent qu'une moitié de la réalité. En fin de compte, c'est un article de Peter Gould, en 1968, qui fixe l'usage : *The New Geography, where the movement is* : la nouvelle géographie, l'expression a fait fortune, car elle correspond bien à l'ampleur du processus ; c'est tout l'arsenal des démarches, toute l'optique explicative qui ont changé.

La nouvelle géographie est née dans une période de fermentation intellectuelle intense ; elle se développe dans une atmosphère d'agitation sociale. Elle dérouté souvent celui qui l'aborde par la diversité de ses visages et de ses orientations. Certains de

ceux qui la pratiquent se réclament du néo-positivisme logique — ils représentaient, au cours des années 1960, la quasi-totalité des adeptes du renouveau. La mode est parfois maintenant d'affirmer un point de vue phénoménologique. En France, les références vont volontiers du côté du structuralisme. Le marxisme enfin, qui n'avait encore joué qu'un rôle secondaire dans la pensée géographique, s'intéresse à ces développements. Il est de jeunes théoriciens pour clamer la nécessité d'ouvrir, par une coupure épistémologique à la manière d'Althusser, le continent géographique de la connaissance scientifique.

Ce que nous voudrions rapidement faire ici, c'est montrer que la coupure épistémologique a déjà eu lieu, et qu'elle a donné à la géographie un statut nouveau : elle l'a rendue plus indispensable à l'épanouissement des autres sciences de l'homme et de la société, tout en confirmant ses rapports étroits avec les sciences du milieu. Derrière la prolifération des travaux et des tendances, il est déjà possible de discerner la structure d'ensemble de la discipline rajeunie.

La nouvelle géographie ne rompt pas avec la géographie d'hier : comme dans toutes les révolutions scientifiques dignes de ce nom, les propositions qui étaient centrales dans la construction antérieure reparaissent comme cas particuliers ou vérités partielles. La nouvelle géographie apprend ainsi beaucoup à qui veut connaître l'ordre des sociétés traditionnelles et la manière dont elles s'inscrivent à la surface de la Terre, mais elle est tout aussi capable d'éclairer le monde actuel.

Est-ce à dire que la nouvelle géographie a résolu tous les problèmes relatifs à l'ordonnance spatiale du monde ? Non — et c'est fort heureux, car cela

prouve que le mouvement qui l'a fait surgir n'est pas arrivé à son terme. Confrontée au problème de la justice et de l'ordre, interrogée sur les directions à prendre pour assurer une plus grande égalité, elle a parfois de la peine à passer de l'explication et de la prévision à l'établissement de normes d'action. C'est pourtant ce que beaucoup de jeunes demandent aujourd'hui aux sciences sociales et ce qu'elles ne savent — encore — qu'imparfaitement faire.

La nouvelle géographie ne répondra sans doute pas à toutes les questions que pose la répartition des hommes, de leurs activités et de leurs œuvres à la surface de la Terre, mais elle va déjà bien au-delà de celle qui l'a précédée.

Celui qu'inquiètent l'inégal développement, les vertiges de la grande ville et la détérioration des conditions de vie gagne beaucoup à la pratiquer ; elle fait de toute évidence partie du bagage indispensable au futur citoyen. Ce livre aurait rempli son but s'il permettait aux non-géographes de comprendre ce que la géographie rénovée peut et doit leur apporter.

CHAPITRE PREMIER

LA DÉMARCHE

I. — Un renversement de perspective

La géographie pratiquée par les maîtres de la discipline au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle est une histoire naturelle de la différenciation régionale de l'écorce terrestre : elle se donne pour mission de dresser l'inventaire des paysages dont elle décrit les caractères et retrace la genèse, tout comme la systématique cherche, en botanique et zoologie, à repérer les genres, à les nommer et à les classer. Cette géographie n'ignore pas l'homme, mais elle ne le met pas au centre de ses préoccupations : « La géographie est science des lieux et non des hommes », rappelait Vidal de La Blache, le père de la géographie humaine française.

Cette conception de la géographie limite son intérêt : on constate l'organisation du paysage, on raconte son évolution ; dans certains cas, on débouche sur une interprétation rétrospective : il est possible de dire comment se sont formés tel ou tel ensemble géomorphologique, telle ou telle structure agraire, telle ou telle trame urbaine, mais on est incapable de passer de la reconstitution historique à l'explication logique : le géographe est donc désarmé lorsqu'il lui faut conseiller l'homme d'action,

choisir entre plusieurs projets ou essayer de prévoir le futur. Pour aller au fond de ce qui structure les constructions régionales, il faut interroger l'homme et la société. Le milieu naturel constitue une donnée pour l'action humaine. Ses éléments, le relief, les eaux et le climat sont liés entre eux par des lois qui déterminent les arrangements spatiaux que la géographie physique étudie. Mais, pour l'essentiel, le paysage est une création de l'homme ; c'est lui qui a modifié les équilibres écologiques naturels, a créé les campagnes, a semé le pays de constructions ou les a entassées pour former les agglomérations.

La logique des ordonnances spatiales ne peut être percée que si on met à la première place l'étude très complexe du rôle que l'espace tient dans la vie des hommes — l'espace perçu, modelé et dominé, ou simplement rêvé — et si l'on insiste sur la façon dont, à l'intérieur des groupes sociaux, s'ordonne la multitude des projets individuels, apparaissent et se réalisent les décisions. Ceci constitue un cheminement un peu long, mais si on refuse de le suivre, on reste, comme les géographes d'hier, désarmés face à la réalité qu'on veut expliquer.

La nouvelle géographie cherche à donner une base scientifique à un type de savoir qui a toujours existé. Tout le monde a une certaine expérience de l'espace, une certaine façon de le percevoir, une certaine manière de l'utiliser dans la pratique de l'action, une certaine aptitude à l'enfermer dans des concepts qui l'ordonnent et le rendent utilisable par d'autres. Le but de la géographie scientifique est de percer la logique de tous les aménagements engendrés par les mille et mille pratiques qui se sont succédé à la surface de la Terre, de saisir les connaissances au moyen desquelles ils sont devenus possibles et les conditions dans lesquelles ils ont

été réalisés. Au-delà des conceptualisations vulgaires des géographies vécues, la géographie moderne cherche à établir un système d'interprétation plus large, plus solide et plus cohérent. Elle prolonge ainsi les pratiques et les savoirs empiriques qui constituent par ailleurs un de ses objets : si elle ne les appréhende pas de l'intérieur, elle n'arrive jamais à expliquer vraiment le réel. Par là, la géographie participe à l'ambiguïté fondamentale de toutes les sciences sociales.

II. — Les choses, les êtres vivants et les hommes dans l'espace

La géographie essaie de comprendre comment naissent les distributions complexes de choses, d'êtres vivants et d'hommes à la surface de la Terre. Pour les analyser, il faut d'abord savoir les décrire, saisir les configurations qu'elles revêtent, mettre en évidence les liens et les rapports qui les arment.

1. Le parti pris naturaliste de la géographie classique aboutit à ne retenir de toute la réalité spatiale que ce qui est facile à localiser : l'observation privilégiée l'environnement matériel, les formes du relief, le couvert végétal, les murs, les champs, les maisons et les routes, tout ce qui constitue la trame solide et stable du paysage. Les eaux et l'air, qui sont plus changeants, n'ont été interprétés que plus tard, et moins complètement — on n'a vraiment appris à en tenir compte qu'à une autre échelle, celle des masses d'air, par exemple, en climatologie. Les animaux et les hommes qui se déplacent sans cesse sont moins faciles à observer directement. Les gens retiennent l'attention par leurs œuvres, assurées d'une certaine permanence, plus que par leurs comportements.

elle se situe d'emblée dans un espace beaucoup plus complexe, celui des projets des producteurs, des intermédiaires et des consommateurs. On ne peut comprendre une vocation régionale si on néglige un des volets du problème. Le vignoble languedocien résulte d'abord de la démocratisation de l'habitude de boire du vin à table qui a eu lieu en France à l'époque du Second Empire et au début de la III^e République. Une minorité bourgeoise est demeurée soucieuse avant tout de qualité — c'est elle qui a maintenu en vie les vignobles de cru. La majorité des nouveaux consommateurs a dû se contenter d'un produit plus simple. Le vignoble languedocien est la traduction spatiale d'une révolution dans les habitudes de consommation ; elle n'aurait pas été possible sans le nouveau réseau ferroviaire.

Les conditions sont en train de changer. Les habitudes de boire évoluent. Le goût populaire pour le gros rouge s'affaiblit : on consomme moins, mais mieux. Au même moment, les espaces étrangers, jusque-là laissés hors du marché par le jeu du protectionnisme, développent leur production de masse sans sacrifier autant qu'en France la qualité.

A chaque instant, les acteurs n'ont d'ailleurs qu'une information incomplète sur les secteurs où ils opèrent : ce qui après coup apparaît s'imposer ne s'est découvert que progressivement aux contemporains. Dans le Midi, la spécialisation est d'abord l'œuvre, au milieu du siècle dernier, de quelques pionniers. Des commerçants explorent la clientèle parisienne. Les grands négociants et plus tard les caves font figure d'agents essentiels : ils sont bien placés pour apprécier les deux faces du marché et y établir un minimum de transparence.

La vie économique ne se déroule pas dans l'abs-

trait. Elle est le fait d'hommes qu'il faut connaître dans leurs motivations, dans leurs rêves, dans leurs comportements ; elle met en jeu des institutions qui sont marquées par une logique propre. La nouvelle géographie répond, dans ce domaine, à l'espoir toujours reformulé et toujours déçu de la géographie d'hier, celui de déboucher sur une appréhension fidèle de la réalité vivante. Il ne s'agit plus de noter les choses pour leur côté pittoresque, afin de recréer la couleur locale et de cerner ce qui fait l'originalité de chaque région ; il importe de décrire et de saisir toutes les facettes des conduites de ceux qui interviennent dans l'économie régionale : ce sont eux qui bâtissent l'espace et sont à l'origine des vocations et des orientations que l'on veut éclairer.

III. — L'organisation territoriale des nations

Pour la géographie classique, les régions sont des réalités substantielles qui ne posent guère de problèmes ; pour comprendre une nation, il suffit de déterminer les lignes selon lesquelles elle se subdivise. On peut alors décrire ses parties comme le naturaliste décrit les organes d'une plante ou d'un animal, puis on montre comment les pièces se combinent en un être complexe ; les géographes, à la suite de Vidal de La Blache, aiment à souligner ainsi la personnalité des pays qu'ils étudient.

Pour la géographie moderne, il n'y a pas d'unique meilleure manière de diviser l'espace : selon le propos, on peut changer d'articulation. Chaque division ajoute à la compréhension de l'ensemble : on arrive, en multipliant les angles et les éclairages, à saisir toute la complexité de l'organisation régionale d'un grand espace — mais en même temps, on cesse de pouvoir procéder à l'analyse par description succes-

sive de parties facilement isolables : les unités élémentaires ne prennent de vocation, on vient de le montrer, que dans l'espace global dans lequel elles s'insèrent. Il est impossible de distinguer deux échelles indépendantes lorsqu'on veut appréhender l'organisation territoriale d'une nation : celle de la région et celle du tout. Les deux sont intimement liées et s'éclairent mutuellement.

Comment souligner l'interdépendance des localisations ? Comment mettre en évidence les attractions et les entraînements que la structure de l'ensemble de la nation peut provoquer au niveau de ses composantes ? Les recherches contemporaines de macrogéographie offrent des instruments précieux : la cartographie des potentiels de population — de leurs diverses variantes même — souligne l'opposition entre les espaces centraux et la périphérie ; il ne s'agit pas de la distinction naïve entre les cercles intérieurs et les zones externes d'un pays ; il est plus important de savoir ce qui pèse le plus, du point de vue démographique ou du point de vue des activités, dans l'espace étudié.

Les cartes de potentiel définissent le champ général des opportunités qui existent dans l'espace national en fonction de la disposition existante des populations et des richesses. La prise en considération des réseaux de communication et de l'armature urbaine complète cette image : on y lit les chemine-ments les plus favorisés et les nœuds sur lesquels s'organise l'activité : aux externalités générales qui naissent de la plus ou moins grande accessibilité au marché national s'ajoutent les externalités régionales ou locales que créent les grands axes de transport et les grands nœuds du réseau de traitement des informations.

L'interprétation de l'organisation territoriale peut

alors être proposée. Les activités dépendent à la fois des aptitudes naturelles, comme on l'a vu au paragraphe précédent, et de la recherche des avantages externes. Pour les activités primaires, la plupart des localisations s'expliquent par la concurrence entre des espaces diversement doués pour répondre à une demande qui doit être analysée, on l'a également montré, dans ses composantes sociologiques et ses aspects qualitatifs. Mais la recherche des externalités n'est pas absente : c'est elle qui explique l'intensité plus forte de l'utilisation du sol à proximité des grandes agglomérations et, de manière plus générale, dans le secteur central des espaces nationaux. La disposition des industries répond à des impératifs plus variés. Les activités lourdes se répartissent en fonction de l'approvisionnement en matières premières et de la proximité du marché. Les industries de transformation ont des réactions plus diverses. Toutes celles qui ont besoin d'une technologie avancée et sont liées intimement aux circuits de distribution sont attirées par les espaces centraux. Les fabrications moins neuves, celles qui demandent plus de place, une main-d'œuvre abondante, mais beaucoup moins de « tertiaire » ou de « quaternaire » ont de plus en plus tendance à glisser vers la périphérie. Le phénomène est surtout sensible dans les pays où le jeu des localisations demeure libre : aux Etats-Unis par exemple, on voit se juxtaposer au vieux Nord-Est industriel, qui continue à abriter (en concurrence avec la Californie) la plupart des fabrications de pointe, des zones tournées vers des activités moins sophistiquées : le vieux Sud, dans son secteur appalachien en particulier, attire les activités du bois et de la confection après être devenu le centre majeur des activités textiles.

Les activités tertiaires sont de moins en moins liées à la répartition de la population primaire ou secondaire. Elles sont sensibles à la structure déjà existante du pays, et sont attirées par les zones de forte concentration, mais elles répondent aussi volontiers aux sollicitations des aménités : les littoraux, les montagnes pittoresques voient croître rapidement leur population même si elles se trouvent loin de la plupart des foyers traditionnels de peuplement.

L'organisation du territoire des nations peut se prolonger par l'étude de leurs réseaux de relations sociétales : à la mise en évidence des structures économiques s'ajoute celle des grands traits de la géographie sociale.

La vue de l'espace à laquelle on parvient ainsi est très différente de celle à laquelle s'arrêtait la géographie classique ; celle-ci se mouvait dans un univers plat dans lequel se juxtaposaient des entités de même nature, quoique différentes par leurs spécialités, ce qui faisait apparaître des complémentarités ; le géographe actuel est d'emblée dans un univers à plusieurs dimensions ; les diverses parties du territoire national ont des structures dissemblables ; au lieu de voir l'organisme national comme fait de la réunion de cellules à peu près similaires, on le perçoit comme constitué d'espaces dont les rôles sont contrastés et qui se déterminent mutuellement par les conditions d'accessibilité beaucoup plus qu'ils ne le sont par les aptitudes physiques.

La plupart des économies nationales sont aujourd'hui largement ouvertes sur le marché international : cela vient évidemment compliquer le fonctionnement des ensembles territoriaux ; leurs secteurs centraux ont plus de chance de se trouver à proximité d'une frontière ou d'un rivage, là où les relations avec l'extérieur sont faciles.

CONCLUSION

TENDANCES ET PRÉOCCUPATIONS ACTUELLES

Le mouvement qui a donné naissance à la nouvelle géographie se poursuit et se radicalise. L'intérêt porte plus que jamais sur l'homme et sur la société. Cela conduit à une remise en cause perpétuelle des méthodes, et à une réflexion plus aiguë sur les applications de la discipline. Les grands débats sociaux et politiques qui agitent notre monde sont clarifiés lorsqu'on prend en compte leurs aspects spatiaux.

I. — Point de vue phénoménologique et réflexion axiologique

1. La géographie classique avait un point de vue naturaliste ; la nouvelle géographie a adopté une perspective sociale. Au début des années 1960, on avait confiance, pour éclairer les décisions et les mécanismes de régulation, dans les méthodes des sciences exactes ou physiques : tout le monde était soucieux de rigueur et le recours aux démarches mathématiques et statistiques paraissait indispensable.

Le perfectionnement des stratégies de collecte et de traitement des données est malheureusement devenu bien souvent une fin en soi. Les théories dont il n'est pas possible de tirer tout de suite de modèles applicables ont été tenues en suspicion, alors qu'elles sont parfois à l'origine de schémas que l'on apprend à tester plus tard. De l'homme et de la

société n'ont été retenus que les traits qui se prêtent aisément aux analyses objectives.

Une réaction se dessine contre ces excès. Les appréciations, les décisions et les conduites que l'on décrit et que l'on cherche à expliquer ne sont pas des objets physiques que l'on peut appréhender de l'extérieur. Beaucoup d'attitudes ont leurs racines dans l'expérience que chaque homme a du monde. La géographie ne peut ignorer le sens du vécu.

Les géographes essaient donc de découvrir aujourd'hui comment les gens ressentent l'environnement où ils vivent et se déplacent : au-delà de la perception, c'est toute la profondeur des liens intimes qui se nouent entre l'homme et le milieu qu'ils cherchent à percer. L'interview ne se déroule plus selon un plan stéréotypé qui permet de comparer les réponses : elle cherche à aller jusqu'à la confiance qui révèle les motifs voilés.

En se mettant à l'écoute des sensibilités, la nouvelle géographie découvre que les réalités régionales qu'elle explore existent d'abord dans l'esprit des gens. Les enquêtes d'Armand Frémont renouent donc avec la tradition de l'analyse régionale, mais en y introduisant une dimension longtemps négligée.

Ces démarches révèlent le rôle de l'espace dans l'équilibre de la personnalité : la sagesse et l'harmonie que l'on note si souvent dans le monde paysan témoignent de ce que l'enracinement apporte à chacun ; nos sociétés sans attaches n'imposent-elles pas aux hommes des stress insupportables ? La maladie des grandes villes n'a-t-elle pas ses origines dans l'oubli des fondements territoriaux nécessaires à l'existence humaine ? Le géographe se trouve donc conduit à travailler aux frontières de la psychologie, de la psychanalyse et de la littérature : c'est là un champ d'enquête passionnant.

2. La nouvelle géographie est née d'un souci d'action. La discipline ne se prêtait pas, sous sa forme classique, aux prévisions et aux projections indispensables pour préparer les plans d'aménagement. L'économie a servi de modèle : n'offrait-elle pas, avec l'économie spatiale et les techniques de comptabilité, des méthodes éprouvées d'analyse utilisables dans toutes les opérations appliquées ?

On commence à se questionner sur la démarche ainsi adoptée : n'implique-t-elle pas déjà un certain pari sur la société ? Beaucoup pensent que le schéma retenu jusqu'ici est implicitement conservateur, qu'il privilégie les actions de détail et les ajustements mineurs, mais ne pose pas clairement les questions d'ensemble. A une géographie réformatrice et technicienne s'oppose une pratique révolutionnaire qui essaie d'aller au fond des problèmes.

Un peu partout l'attention se porte sur les questions de justice spatiale : les inégalités dont souffre la société sont souvent provoquées ou accentuées par l'accès plus ou moins facile aux ressources et aux équipements. Les solutions auxquels conduisent les calculs d'optimisation à la manière de Pareto sont indifférentes aux iniquités : le critère du meilleur ordre possible est tel qu'il faut accepter des situations où les inégalités subsistent. C'est ce qui conduit des chercheurs comme Gunnar Olsson à comparer les exigences de la connaissance contemplative et celle de la pensée axiologique. Les marxistes, guidés par des soucis voisins, cherchent à mettre en relief, dans les faits d'inégalité spatiale, un aspect négligé des dominations de classe et dénoncent volontiers le contenu idéologique de la démarche d'inspiration économique : ne laisse-t-elle pas dans l'ombre ces déterminations fondamentales ?

II. — L'organisation sociale et l'ordre spatial

La nouvelle géographie est ainsi conduite à s'interroger de plus en plus systématiquement sur les rapports entre organisation sociale et ordre spatial.

Il est possible de mettre en évidence, derrière les architectures de relations sociétales, des principes qui témoignent de leur cohérence et rappellent qu'on ne peut combiner au hasard les pièces du jeu social.

Les sociétés segmentaires que l'on rencontre au bas de l'échelle des constructions territoriales admettent comme institutions de base la famille, l'association et l'échange. Elles ignorent l'Etat, les grandes constructions hiérarchisées. Tous leurs membres jouissent de l'intégralité de leurs droits : il n'y a pas délégation généralisée des responsabilités. L'équilibre du groupe est assuré par la pratique du don : le jeu de l'échange réciproque généralisé crée d'une fraction à l'autre des solidarités, des créances et des dettes. Si quelqu'un ne respecte pas cette morale de la générosité calculée, les risques de conflit qu'il suscite sont si graves que tout le monde fait pression pour l'amener à la raison et pour limiter l'effet de ses manquements. La paix sociale est donc possible, mais elle n'est pas établie d'un coup pour un grand espace : elle est appuyée sur les liaisons qui s'établissent de proche en proche entre segments voisins. Tant qu'on se refuse à admettre comme base de rapports sociaux autre chose que le système du don, on est condamné à vivre dans des cellules réduites : les sociétés archaïques ne sont pas nécessairement des sociétés oubliées par l'histoire ; ce sont souvent des sociétés qui ont choisi de ne pas consentir aux amputations de l'être indispensables pour fonder un ordre spatial plus efficace ; la conséquence de ce choix, c'est le maintien de la pulvérisation et l'incapacité

de résister aux groupes mieux encadrés lorsque ceux-ci convoitent l'habitat où l'on est installé !

Les sociétés étendues sont fondées sur l'abandon de la souveraineté de chacun au prince, à l'Etat, au nouveau Léviathan : elles naissent d'une amputation, du renoncement à certaines responsabilités, à certains droits ; elles sont grosses de toutes les aliénations. Qu'est-ce qui rend supportable cette privation fondamentale ? une référence transcendente, une foi religieuse d'abord, qui justifient la prééminence du collectif et le primat du social sur l'individuel ; l'efficacité spatiale ensuite. Les relations hiérarchiques sont aptes à grouper des effectifs nombreux et à dominer de vastes espaces : la bureaucratie moderne parvient à donner à l'Etat une assise territoriale stable et une prise solide sur tous, quelle que soit la dimension du pays. Dans ce cadre élargi, la division du travail progresse, ce qui accroît le produit social et améliore le sort de chacun.

Nous vivons les dernières phases de cet élargissement progressif des constructions sociales. Les avantages matériels qui en résultent sont plus grands qu'ils n'ont jamais été, mais le prix à payer apparaît maintenant trop lourd à beaucoup ; l'individu ne comprend plus l'univers trop complexe dans lequel il est plongé, il perd, grâce à la sécurité enfin gagnée, l'angoisse sans laquelle il est difficile d'instituer une transcendance : les institutions hiérarchiques, Etat, armée, entreprise, administration sont minés de l'intérieur par cette contestation de tout principe d'autorité. Au moment où les progrès techniques dans le domaine des transports et de la communication achèvent d'élargir les horizons sociaux, les tensions que font naître les bureaucraties s'aggravent.

Le monde actuel est à la recherche d'un nouveau principe d'organisation sociale. Il n'est plus question

d'accepter que le collectif soit systématiquement supérieur à l'individuel — cela suppose une vue sur le monde qui n'est plus en accord avec notre sensibilité. La seule fin que l'on assigne à la société, c'est d'assurer l'épanouissement de l'individu.

Un tel système ne peut évidemment fonctionner que si tous ceux qui y participent ont des chances égales de se développer harmonieusement : l'exigence égalitaire est au cœur d'un tel contrat social. La géographie a beaucoup à dire sur ce point : elle s'y emploie, on l'a vu, en soulignant que l'irrégulière répartition des ressources et des hommes est pour beaucoup dans l'injustice du monde actuel.

Mais le fonctionnement du système social doit aussi s'analyser en terme d'efficacité spatiale. La société individualiste qui est en train de se former dans les pays avancés est-elle capable de structurer de vastes espaces ? Certains en doutent et ont la nostalgie des petites communautés archaïques ou des cellules calmes du monde paysan. La plupart sont plus réalistes et se refusent à renoncer aux avantages matériels et intellectuels apportés par la division du travail sur un vaste espace. Mais comment faire pour construire des institutions efficaces sans retomber sur les situations de subordination que l'on juge intolérables ? C'est la grande question de notre monde ; certains pensent qu'il est possible, avec de l'imagination, d'arriver à des constructions satisfaisantes pour la sensibilité moderne ; d'autres estiment qu'il s'agit là d'une utopie. Ils ne voient pas d'autre solution que de ranimer d'une manière ou d'une autre les systèmes religieux ou les idéologies politiques qui justifiaient les organisations hiérarchiques. Mais n'est-ce pas ouvrir la voie à toutes les formes d'autoritarisme ? La géographie n'est pas indifférente à ce débat.



BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1. Sur l'évolution récente de la géographie :

CLAVAL (Paul), *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris, les Belles-Lettres, nouvelle éd., 1976, 201 p.

2. Comme exposés d'ensemble :

ABLER (Ronald R.), ADAMS (John S.), GOULD (Peter), *Spatial organization ; the geographer's view of the world*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall, 1971, 587 p.

CHISHOLM (Michael), *Human geography. Evolution or revolution*, Harmondsworth, Penguin Books, 1975, 206 p.

CLAVAL (Paul), *Eléments de géographie humaine*, Paris, Litec & Marie-Thérèse Génin, 1974, 412 p.

COX (Kevin), *Man, location and behavior. An introduction to human geography*, New York, John Wiley, 1972, XII-399 p.

ENGLISH (Paul W.), MAYFIELD (Robert C.) (éd.), *Man, space and environment : concepts in contemporary human geography*, New York, Oxford University Press, 1972, XIV-623 p.

HAGGETT (Peter), *Geography : a modern synthesis*, New York, Harper & Row, 2^e éd., 1975, XX-620 p.

3. Sur les aspects méthodologiques :

AMADEO (Douglas), GOLLEDGE (Reginald G.), *An introduction to scientific reasoning in geography*, New York, John Wiley, 1975, XVI-431 p.

HAGGETT (Peter), *L'analyse spatiale en géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1973, 390 p.

4. Comme exemples d'applications à des domaines particuliers :

BERRY (Brian J.-L.), *Géographie des marchés et du commerce de détail*, Paris, Armand Colin, 1971, 254 p.

BAILLY (Antoine), *L'organisation urbaine*. Paris, CRU, 1975, 272 p.

5. Sur les courants les plus récents :

FRÉMONT (Armand), *La région, espace vécu*, Paris, PUF, 1976, 223 p.

HARVEY (David), *Social justice and the city*, Londres, Arnold, 1973, 336 p.

6. Principales revues périodiques :

L'espace géographique (Paris).

Economic Geography (Worcester, Mass.).

Annals of the Association of American Geographers (Washington).